

Nathalie-Dalilà BOITAUD

Manifester la rue en théâtre,
espaces rêvés / espaces publics



Née en 1978 à Paris, vit et travaille à Uzeste (Hautes Landes Gironnines)

Comédienne, auteur et metteur en scène

Rejoint la compagnie Lubat à l'âge de 18 ans, et travaille depuis aux vastes chantiers d'éducation artistique, à la rencontre des enfants, adolescents, mais aussi des populations dites marginalisées (hôpital psychiatrique, prisons, foyers pour personnes handicapées, maisons de retraite...).

Au sein de la compagnie Lubat, elle est une voix, effleurant le texte comme un instrument de musique, dans le corps, dans le sauvage du rythme et de l'improvisation. Diplômée du Groupe Français d'Éducation Nouvelle, elle anime également de nombreux ateliers d'écriture, en France et à l'étranger.

En 1998, elle fonde la compagnie Uz et Courbures, dont elle assure depuis la direction artistique. Entourée de quinze comédiens, danseurs, plasticiens, elle arpente les rues et les quartiers, à la recherche de l'instant poème dans l'espace public. Théâtre du bitume et du chaos, la compagnie signe cette année sa septième création pour la rue.

La rue c'est l'utile propos. Le lieu, l'enjeu, l'espace pour cela que l'on nomme relations.

On s'y achemine t pour rejoindre au plus près, l'autre, le semblable et le différent, celui qui vient, celui qui passe, celui qui est le voisin, le concitoyen. Celui à qui il est nécessaire de parler pour éviter l'autisme, l'endormissement, la bêtise inhérente à l'isolement. L'art est un vecteur de lien social. La rue en est la réalisation pratique.

Quel autre rêve de démocratie ?
Quelle autre poésie du chaque jour ?

Il s'agit de se voir au monde dans le reflet d'un espace.

La rue, jouer ou manifester, c'est intervenir au point précis de cette intersection où chaque chose se décompose pour donner naissance à une forme nouvelle chaque fois, que chacun nomme, que chacun s'approprie et diffuse. Le lieu est commun, ouvert, sans frontières.

Et tout cela varie et change, et dans ce « rien n'est figé », transpire ce quelque chose que l'on pourrait nommer l'espoir.

Ce lieu de vision, et par enchaînement logique, ce lieu de paroles, d'interactions, de conscience, de dialectique de l'être avec l'autre ; le théâtre le maté-

rialise l'espace d'un instant et l'on sait que cela dure et réapparaît ailleurs et autrement.

Tous les flux et reflux de l'immense énergie humaine, sont des points de rassemblements où les différences de l'être s'accordent en un débat commun. Le but n'est pas de tomber d'accord, d'asseoir une opinion, mais bel et bien d'interroger l'espace public, là où, de fait il est interrogé. La parole et les engagements ne sont pas l'apanage d'une élite.

L'élite est dans la rue.

L'artiste a besoin de son époque, l'époque a besoin de ses artistes. Puis advient le désir au delà du besoin, désir de soi, d'autres, de messages de nos pensées, de caresses des maux entre eux, et lorsque le désir est l'ordre du jour, nous faisons reculer la nuit, l'obscur.

Il y a celles et ceux qui depuis leurs bureaux et leurs portefeuilles tiennent les manettes de nos sociétés, brassent les humains comme des chiffres d'affaires, et en dessous, en bas, dans la rue, celles et ceux qui sans pouvoir, mais vivants, partagent cela qui « nous regarde », dans l'instant d'un poème. Ce n'est pas une révolution, mais un

soulevement, cela se nomme humanité, et nous en sommes les témoins.

Car il y a que l'on peut en rire, que l'on peut en dire, et que cela se nomme la liberté.

Il reste la possible conscience avec humour, dérision et poésie, que l'homme tient entre ses mains l'histoire entière de ses passions, de ses drames, de ses ignorances. Le théâtre est une perçue dans le réel.

Il y a derrière chaque costume de vie, cet enfant qui s'insurge et qui revendique, et qui est un entier caprice de ce désir de vivre. Il y a sur ce plateau de la rue, la reconnaissance de cet état, la joie mêlée aux larmes d'un langage inaliéné.

Notre propos s'ajoute à la mouvance du monde. L'artiste a cette chance de s'exposer publiquement dans ses ébats d'avec l'alentour. Il invite et propose et redevient lui-même lorsqu'il rencontre. La parole est une valeur lorsqu'elle décupe.

Puis vient la rouille des civilisations, alors il faut recommencer.

Voilà, l'art est un recommencement. ■